

Tracer les frontières, habiter la ville : le cas de Mitrovica au nord du Kosovo

Milena Pavlović

DANS **ÉTUDES BALKANIQUES** 2015/1 n° 21 , PAGES 145 À 162
ÉDITIONS **ASSOCIATION PIERRE BELON**

ISSN 1260-2116

ISBN 9782910860219

DOI 10.3917/balka.021.0145

Date de mise en ligne : 20/11/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-balkaniques-cahiers-pierre-belon-2015-1-page-145?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Pierre Belon.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Tracer les frontières, habiter la ville : le cas de Mitrovica au nord du Kosovo

Milena Pavlović

Université Paris X Nanterre La Défense

Introduction : la genèse du conflit

CHACQUE JOUR, plusieurs autobus relient Belgrade à Mitrovica et *vice-versa* sur un parcours d'environ 350 kilomètres. Le bus que je partage avec une vingtaine d'autres voyageurs s'arrête et la porte s'ouvre. Le conducteur esquisse un sourire et échange quelques mots en serbe avec un homme en uniforme bleu foncé: une cinquantaine d'années, le visage sérieux qui garde l'air ennuyé de celui qui suit une pratique routinière. Sa nationalité m'est inconnue, pourrais-je la déduire tout simplement de la langue qu'il parle dans ce bus? Le policier frontalier laisse sur mon passeport une petite image stylisée du périmètre territorial kosovar, couronnée par six petites étoiles: le tampon d'entrée au Kosovo.

Les douanes serbe et kosovare sont placées à quelques mètres l'une de l'autre, dans un espace où, officiellement, l'une conteste et tolère à peine les politiques d'entrée dans le territoire de l'autre. Alors que le Kosovo agit en tant qu'État souverain sur ses frontières, la présence d'un tampon serbe se révèle nécessaire pour faire le parcours inverse de Mitrovica à Belgrade, en raison de la non-reconnaissance de l'indépendance du Kosovo par la Serbie.

Chaque jour, nombreuses personnes traversent la frontière et s'inscrivent dans les règles contradictoires d'un espace de conflit et dans les stratégies qui découlent de sa sortie.

La guerre du Kosovo (1998-1999) a été le dernier conflit yougoslave des années quatre-vingt-dix. Aujourd'hui le Kosovo, pays à majorité albanaise autoproclamé indépendant en 2008, présente un statut juridique contradictoire: sous administration internationale depuis 1999, il est encore soumis, selon la résolution 1244 stipulée à la fin de la guerre, à la souveraineté de la République de Serbie. Ce territoire, géographiquement interposé entre la Serbie et l'Albanie, est devenu au cours du XX^e siècle le terrain de revendication identitaire des Albanais, en raison de leur supériorité numérique dans la région, et des Serbes, placés sous le drapeau de la défense du berceau historique de leur identité nationale.

Périphérie de la Yougoslavie socialiste, le Kosovo a toujours été le territoire

le plus pauvre de l'ensemble yougoslave. Pour longtemps, en raison de sa richesse minière, les efforts de redressement économique de la région se sont concentrés sur l'industrie de base, en négligeant tous les autres secteurs. En ce sens, le combinat minier de Trepča/Trepça, aujourd'hui quasiment fermé, a été non seulement la première source d'emploi dans le district de Mitrovica¹, mais surtout le terrain de rencontre des Serbes, des Albanais et des Roms qui y travaillaient.

Jusqu'aux années 1970, les Serbes ont bénéficié d'une position privilégiée dans la société kosovare, en obtenant dans le monde du travail les postes de compétence professionnelle et technique majeure et en occupant les rôles de délégation politique les plus élevés. C'est dans ce panorama que s'inscrit la demande albanaise de réduction de la disparité socio-économique des habitants du Kosovo. Notamment, la reconnaissance politique de la communauté albanaise s'accompagne d'une requête de bilinguisme : ce dernier devient la condition requise pour travailler dans le secteur public, tandis que le Parti yougoslave permet l'ouverture d'écoles et d'universités en langue albanaise. C'est le début d'une période d'albanisation de la vie publique au Kosovo². La nouvelle élite politique et intellectuelle albanaise demande une autonomie majeure au détriment de la partie serbe qui, intimidée par des relations locales de plus en plus conflictuelles, commence à abandonner le territoire pour se diriger vers des destinations plus riches, comme la Serbie centrale. Sous la pression de la communauté albanaise, cette phase aboutit à la création de la constitution yougoslave de 1974, laquelle donne une large autonomie à la province kosovare et lui confère presque³ un statut de république, tout en restant néanmoins à l'intérieur de la république constitutive d'appartenance reconnue, la Serbie⁴.

L'histoire politico-institutionnelle du Kosovo a accompagné des remaniements dirigés ou spontanés de population. La recherche yougoslave d'un équilibre démographique, politique et social entre les Serbes minoritaires et le grand nombre d'Albanais a produit des politiques de *colonisation* et de *favoritisme* d'une population sur l'autre, en modifiant constamment les relations entre les locaux. Zone de frontière à la périphérie de la Yougoslavie socialiste⁵, le Kosovo a été ainsi investi d'une succession de statuts territoriaux spéciaux qui lui ont permis, à l'heure de la désagrégation yougoslave, une autonomisation territoriale dans ses frontières actuelles.

1. 21.000 travailleurs en 1980, aujourd'hui 200.

2. M. VICKERS, *Between Serb and Albania: a history of Kosovo*, Hurst & Co, London, 1998, p. 175.

3. L'absence de droit à la sécession empêchait la province socialiste autonome du Kosovo d'avoir le même statut que les autres Républiques.

4. M. VICKERS, *Between Serb and Albanian*, *op. cit.*, p. 178.

5. N. CLAYER, « Kosovo: The Building Process of a territory from the Nineteenth to the Twenty-First Century » dans *Ottoman Legacies in the Contemporary Mediterranean*, European Forum, Jerusalem, 2013, p. 79-92.

C'est dans ce contexte qu'on peut saisir le durcissement des aspirations territoriales albanaises ainsi que le processus de construction de l'identité nationale serbe à partir de la mythification du territoire kosovar⁶. La crise politique, économique et sociale de l'unité yougoslave pendant les années 1980 implique, en effet, non seulement l'émergence d'un discours public sur le Kosovo⁷, mais aussi des inquiétudes profondes autour du surgissement des frontières internationales sur un territoire caractérisé, à cause de sa structure fédérative, par l'imparfaite coïncidence des nationalités avec les frontières de chaque République socialiste.

L'actuelle répartition ethnique du Kosovo est le résultat d'une guerre qui a modelé le territoire à travers des affrontements inter-communautaires violents, générateurs de départs définitifs et de déplacements spontanés ou forcés. Ainsi, en fabriquant une image de l'*autre* qui varie en fonction de l'appartenance ethnique, les guerres yougoslaves ont redessiné les peuplements des territoires ethniquement mixtes non seulement à travers l'émigration des minorités qui se trouvaient du mauvais côté de la frontière⁸, mais aussi dans la réécriture des relations quotidiennes de ceux qui restaient. La peur de devenir minorité⁹ a produit le morcellement ethnique de l'espace : le Nord du Kosovo, proche de la frontière administrative avec la seule autorité politique dans laquelle les Serbes se reconnaissent, est devenu leur zone de refuge, tandis que les Albanais ont cherché protection dans les aires vidées du peuplement serbe, en allant habiter le Sud du pays.

Mitrovica, ville industrielle de 130 000 habitants¹⁰, se situe au Nord du Kosovo, proche de la frontière avec la Serbie. En 1999, les affrontements entre l'Armée yougoslave et l'UCK (Armée de libération du Kosovo), ainsi que les bombardements de l'OTAN, redessinent la carte de la ville : la rivière Ibar qui la traverse devient une frontière interne séparant deux communautés ethniques, deux États, deux conceptions du territoire, du passé et de la guerre. À partir de cette prémisse, il s'agira d'explorer l'hypothèse selon laquelle les relations politiques, géographiques et quotidiennes qui structurent la ville, Mitrovicë pour les Albanais résidants au sud, Kosovska Mitrovica pour les Serbes qu'y habitent

6. M. BAKIĆ-HAYDEN, « National Memory as Narrative Memory: The Case of Kosovo » dans *Balkan Identities: nation and memory*, New York University Press, New York, 2004.

7. I. ČOLOVIĆ, *Bordel ratnika. Folklor, politika i rat*, (Le bordel des guerriers. Folklore, politique et guerre), Biblioteka XX vek, Belgrade, 1993.

8. G. DUIJZINGS, *Religion and the politics of identity in Kosovo*, C. Hurst, Londres, 2000.

9. D. JOVIĆ, « Fear of becoming minority as a motivator of conflict in the former Yugoslavia », *Balkanologie. Revue d'études pluridisciplinaires*, 2001, V, n° 1-2, p. 2-12.

10. Ce chiffre est variable et imprécis pour deux raisons : tout d'abord, les rapports officiels sur la population incluent souvent les villages autour de la municipalité au sens strict de Mitrovica ; deuxièmement, de nombreux Serbes boycottent systématiquement les recensements depuis la déclaration d'indépendance du Kosovo.

au nord, ne se jouent pas sur une simple ligne de front. Même si la fin de la guerre a impliqué un retour à l'ordinaire où souvent l'*autre* est identifié comme le responsable des pertes, des souffrances et des violences, certains récits de vie ainsi que les pratiques quotidiennes des habitants brisent l'image de la ville figée par le conflit. S'appuyant sur une enquête encore en cours, ce texte vise à restituer une vision plus complexe des rapports sociaux à Mitrovica, dans une perspective permettant de saisir la négociation identitaire et la fabrication du présent qui, la plupart du temps, échappent à l'analyse des villes divisées par la guerre.

Villes divisées : un cadre de référence

Les pratiques quotidiennes dans les villes divisées par la guerre sont un indicateur important de la cohabitation ethnique dans le post-conflit. Mitrovica constitue un exemple précieux en ce sens, mais ce n'est pas le seul. La fragmentation de l'espace yougoslave a amené plusieurs chercheurs à s'interroger, dans des domaines différents, sur la fin violente de la Yougoslavie et sur les scénarios du post-conflit.

Chaque situation urbaine, même singulière, est aussi le produit de la conjoncture historique de la désagrégation ; de cette manière, les travaux sur les villes divisées nous restituent un regard historique d'ensemble sur les conséquences des guerres yougoslaves. La géographie spatiale des églises et des mosquées qui séparent les quartiers macédoniens et albanais dans la ville de Tetovo¹¹, en Macédoine, a permis au géographe François Bourvic de réfléchir sur l'ethnisation volontaire de l'espace public. La séparation géographique et communautaire entre le Sarajevo-Est serbe et la partie croato-bosniaque de la ville¹², décrite par l'anthropologue Tiziana Lofranco, questionne la recherche et la redéfinition de la normalité dans une ville profondément transformée par les événements de la guerre. Ces travaux sont importants dans la mesure où ils nous aident à retracer les effets des conflits dans l'urbanité, les adhésions locales aux discours et aux luttes nationalistes, la mutation de l'appropriation spatiale de la ville. Cependant, ces ethnographies des villes divisées ne se détachent pas souvent des dualismes de la division et soulèvent, par conséquent, la question du manque d'interrogation profonde concernant les brèches, les interstices, les

11. F. BOURVIC, « La ville de Tetovo (Macédoine) entre conflit ethnique et crise économique » dans *L'ex-Yougoslavie dix ans après Dayton : de nouveaux États entre déchirements communautaires et intégration européenne*, L'Harmattan, Amael Cattatuzza, Paris, 2005.

12. Z. TIZIANA LOFRANCO, « Sarajevo. Il confine che non c'era. Pratiche dello spazio urbano nella Sarajevo post-conflitto » dans *Antropologi in città*, éd. Unicopli, Stefano Allovio, Milano, 2011, p. 167-205.

espaces de contact. Au contraire, les enquêtes de Stef Jansen¹³ et de James Ron¹⁴ sur la fabrication des frontières en tant que mécanisme crucial de distinction identitaire entre Serbes et Bosniaques ont apporté une critique importante à la réduction de la complexité des relations post-yougoslaves à des simples logiques binaires. En suivant donc cette démarche dans le cas de Mitrovica, la pluralité des conflits et des relations entre les Serbes et les Albanais ainsi que la multiplicité des lieux de la ville touchés par ces interactions sont interrogés à partir des actions et des stratégies politico-identitaires des acteurs, mais aussi de la transformation des espaces habités. Dans ce cadre, le quotidien dans les villes divisées et les mémoires singulières dont les acteurs sont porteurs se révèlent irréductibles aux logiques des deux nationalismes.

Notre enquête sur Mitrovica se propose d'observer la ville dans cette perspective, comme un espace social différencié. La prise en compte des distinctions générationnelles, de l'héritage des histoires familiales et des différences entre les Serbes et les Albanais qui sont arrivés à Mitrovica pendant ou après la guerre, et ceux qui ont toujours vécu dans la ville, nous aident dans la compréhension des rapports sociaux dans un espace en conflit. Par conséquent, l'introduction d'une complexité sociale permet non seulement de creuser l'homogénéité nationale mais aussi d'entrevoir des situations où *habiter la ville* comporte la mise en jeu de stratégies identitaires multiples.

Cartographie du quotidien

La question de la frontière constitue donc le *point focal* à partir duquel on peut réfléchir sur les dynamiques de construction identitaire produites par et sur le territoire kosovar. Dans le cadre d'une analyse des interactions serbes-albanaises dans le paysage du post-conflit, la mise en relation du concept de frontière avec la question de l'ethnicité nous permet de saisir les manières dont les acteurs construisent l'altérité, en lui attribuant des caractéristiques déterminées. À l'heure de la désagrégation de la Yougoslavie, l'émergence des frontières nationales des nouveaux États indépendants s'accompagne d'un déplacement des frontières symboliques entre les groupes. Les ambitions territoriales, sous la poussée des rhétoriques nationalistes, stressent les identités locales et effritent la vie de partage et de voisinage auparavant marquée par des interactions habituelles. Ainsi, la ville de Mitrovica montre bien le fait que les identités ethniques ne sont pas une explication de la guerre, mais plutôt sa

13. S. JANSEN, « People and things in the ethnography of borders : materialising the division of Sarajevo », *Social Anthropology*, 2013, vol. 21, p. 23-37.

14. J. RON, « Boundaries and Violence: Repertoires of State Action along the Bosnia/Yugoslavia Divide », *Theory and Society*, 2000, vol. 29, n° 5, p. 609-649.

conséquence¹⁵. Le soupçon, la méfiance, les tensions dans l'espace de la ville fabriquent des frontières ethniques en poussant les habitants de Mitrovica à situer leur propre identité en termes spatiaux¹⁶. Mitrovica devient le lieu de circonscription d'un ennemi potentiel : la ségrégation spatiale range chaque population à sa place, en politisant les différences¹⁷ et en multipliant les discriminations.

La population de la ville, selon le dernier rapport de l'OSCE¹⁸, publié en 2010 à partir des estimations du 2008-2009, se distribue entre la partie située au nord de l'Ibar, habitée par 20 000 personnes, dont 15% sont Albanais, et la partie sud où habitent 110 000 personnes, dont 0,001% sont Serbes. Ces données se révèlent intéressantes dans la mesure où elles nous donnent deux informations : tout d'abord on remarque une hétérogénéité urbaine, avec un sud bien plus grand et plus peuplé ; deuxièmement, alors qu'une présence albanaise apparaît dans le nord de la ville, les Serbes dans le sud se réduisent à deux personnes. Ce dernier point nécessite une réflexion plus approfondie mais nous pouvons suggérer ici une première interprétation à partir des observations et des entretiens d'une enquête encore en cours. La reconfiguration de l'espace politique le long des lignes nationales a impliqué, à l'échelle locale, un processus d'homogénéisation ethnique de l'habitation : les départs des familles serbes du sud qui voulaient rejoindre les membres de leur groupe ethnique pendant la guerre entretiennent une relation spéculaire avec le mouvement qui se réalisait dans la direction inverse. Cependant, si les événements de la guerre ont poussé la plupart des Serbes à abandonner la région, souvent de manière définitive, l'indépendance du Kosovo et la montée de la présence albanaise ont encouragé le retour des familles et le repeuplement de certains quartiers au nord de la rivière Ibar. Dans ce cadre, la prise en compte de la genèse d'habitation de la ville permet, en effet, de penser les frontières non comme des lignes de séparation¹⁹ mais en tant que relations produites stratégiquement dans les pratiques sociales, culturelles et politiques des acteurs.

15. M. POVZRANOVIC-FRYKMAN, « An Anthropology of War and Recovery: Lived War Experiences » dans *A Companion to the Anthropology Europe*, Wiley-Blackwell, Malden, Ullrich Kockel, Máiréad Nic Craith, Jonas Frykman, 2012, p. 253-274, p. 258.

16. M. POVZRANOVIC-FRYKMAN, « An Anthropology of War and Recovery: Lived War Experiences », p. 260.

17. D. DIMITRIJEVIĆ, « Frontières symboliques et altérité : les guerres en ex- Yougoslavie », *Études Balkaniques-Cahiers Pierre Belon*, 2002, n° 9, p. 93-113.

18. L'*Organization for Security and Co-operation in Europe* est présente dans la ville de Mitrovica depuis le 1999. Il existe un deuxième rapport avec des chiffres légèrement différents pour le fait qui inclut aussi les villages autour de Mitrovica nord et sud. <http://www.osce.org/kosovo/122119?download=true>; <http://www.osce.org/kosovo/122118?download=true>: consultés le 11 mai 2016.

19. F. J. TURNER, *The Frontier in American History*, Holt, New York, 1921.

Mitrovica, donc, n'est pas une espace liminal²⁰, un *no man's land* suspendu entre deux mondes ; au contraire, la ville se constitue comme espace de construction de la relation et de ses négociations. Aujourd'hui, les Albanais du nord se regroupent dans les quartiers nord-ouest de la ville et dans le *Bošnjaka Mahala* (quartier bosnien) à l'est de la rivière Ibar. Ces zones, toutefois, ne sont pas vidées de la présence serbe et des contacts, quoique parfois hostiles et superficiels, persistent dans ces espaces.

Il existe une différence importante entre ceux que l'on peut appeler « la génération du pont » qui a grandi pendant la guerre et qui souvent voit l'autre comme la cause de la précarisation de la situation kosovare, et ceux qui ont vécu la reconfiguration ethnique et urbaine mais qui gardent un souvenir différent de la ville. Toutefois la réappropriation de la ville peut suivre des formes plurielles, diverses et contrastées aussi au sein de la même génération. Le *Diakonie Youth Center* de Mitrovica est le seul centre de jeunesse interethnique du Kosovo ; fondé en 2013, il est financé par l'Allemagne et complètement géré par des acteurs locaux serbes, albanais et roms. Il accueille des jeunes entre 14 et 25 ans qui passent leur temps ensemble et communiquent en anglais, langue de rencontre dans un espace où ils ont grandi en sachant peu de l'autre. Les jeunes qui fréquentent le *Diakonie Center* retrouvent dans ce lieu la possibilité de « créer une étiquette de musique indépendante », de « devenir enseignante de danse urbaine »²¹, ou tout simplement de passer du temps dans un espace où ils peuvent faire partie d'une communauté culturelle à Mitrovica. Les activités du centre (débat sur l'environnement et sur le dialogue interreligieux, cours de langue, de musique et de danse) montrent bien qu'il existe des mémoires non intégrées au clivage nationaliste : il s'agit de pratiques moins visibles qui dépassent la division et révèlent un désir d'émancipation de l'état militaire et nationaliste. Suivre un cours d'albanais pour arriver à trouver un boulot à Priština, parler avec ses compagnons de soda des villes à visiter un jour sont des situations qui laissent entrevoir la recherche d'une normalité qui amène ces jeunes à habiter différemment la ville. Je rencontre Kimi sous un parasol qui accumule la chaleur et nous étouffe. Le *Diakonie Youth Center*, où elle travaille comme surveillante, a des climatiseurs à l'intérieur, mais elle préfère regarder la rivière couler pas loin d'où elle est assise.

– T'as des souvenirs de la guerre ?

– Je ne sais pas. Ma mère et mes frères m'en ont parlé, mais moi, je ne me souviens de rien. 'Fin... je n'étais même pas née.

– Mais... tu as 23 ans ?

– Oui, je suis née en 1993 justement. C'était quand la guerre ?

20. A. VAN GENNER, *Les rites de passage*, Nourry, Paris, 1909.

21. Entretien du 17 mai 2016.

– En 1998-1999, t'étais née... t'étais petite mais t'étais née (je souris, un peu déconcertée).

– Ah oui, bon j'étais petite, tu vois je ne me souviens même pas, je pensais que c'était avant ma naissance.

Les repères qui régissent la division de Mitrovica échappent à mon interlocutrice ou Kimi, dissimulant habilement, échappe à une conversation douloureuse avec une étrangère. Dans les deux cas, le temps de la guerre ne devient pas parole. Je ne connais pas ses souvenirs d'enfance, je ne sais pas si ses parents ont construit un monde où la guerre n'est jamais arrivée; je sais que Kimi traverse rarement le pont. Elle est grandie en sachant que l'autre côté de la ville est dangereux parce qu'elle est albanaise. Les moments de la guerre n'apparaissent pas dans le récit de Kimi, mais la violence de la division sociale et urbaine se montre dans l'absence de ses déplacements dans le nord.

Loin de penser Mitrovica plongée dans un état d'immobilité éternelle, la frontière entre le nord et le sud de la ville est maintenue, actualisée et remise en cause par des événements et des stratégies politiques, sociales et économiques précises. Ainsi, en oubliant peut-être, Kimi crée sa routine avec ses déplacements quotidiens dans un paysage incertain.

La frontière demeure une construction sociale du fait que les personnes interagissent avec les lieux habités à partir d'un ensemble d'expériences quotidiennes, familiales, mémorielles et historiques. Si ce sont les pratiques humaines, donc, qui créent la frontière et la rendent performante et effective, alors il faut bien rendre compte de ceux qui ont intériorisé les limites²² produites par la violence de la guerre. Quand Marko, serbe âgé de 30 ans et grandi à Mitrovica, me dit « je ne vais plus à Mitrovica sud depuis que la guerre a éclaté car je n'ai rien à faire là-bas. Eux, ils nous haïssent, ils nous ont tout enlevé, ils ont pris le pouvoir et maintenant ils ont tout », il fait tout d'abord une reformulation en termes ethno-nationaux d'un problème concernant la limitation de ses mouvements et de son accès à la ville; il retrouve un ennemi (« eux », les Albanais) pour justifier un empêchement majeur (la peur) qui le prive des services administratifs adéquats, des institutions, du travail. En même temps, Dobrina, sa mère, travailleuse retraitée de la mine de Trepča, me restitue l'image d'une ville praticable et ouverte avant la guerre, une ville où l'opposition terminologique *nord-sud* n'était pas d'usage courant, du fait qu'« on disait *en deçà* et *en delà* de la rivière Ibar »²³.

Aujourd'hui, la structuration des deux côtés de la ville a certainement une influence dans la perception du franchissement d'une frontière²⁴. Si on observe

22. C. PARIZOT, « Temporalités et perceptions de la séparation entre Israéliens et Palestiniens », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem*, 2009, n° 20, p. 2-26.

23. Entretien du 12 juin 2016.

24. S. JANSEN, « People and things in the ethnography of borders: materialising the division of Sarajevo », *art cit.*, p. 31.

le pont principal, on remarque immédiatement que la circulation dans les deux sens est majoritairement albanaise : deux clarifications, alors, sont nécessaires. Tout d'abord, il s'agit de personnes qui résident dans le nord mais qui pour des raisons souvent linguistiques fréquentent une école, ont un travail ou visitent des parents dans le sud ; deuxièmement, la présence albanaise du nord contribue à créer un espace de sécurité qui attire les habitants de la partie sud de la ville. Il nous semble légitime, à ce point, de nous demander en quoi consiste l'expérience de cette frontière ; pour le comprendre, il faut différencier les mobilités à Mitrovica, largement dépendantes des contraintes du travail, de l'importance attribuée à l'appartenance nationale, des histoires individuelles et des désirs de réappropriation des espaces de la ville. Cette question mériterait un approfondissement à part, mais dans ce texte on ne peut qu'avancer quelques suggestions à partir des retours de certains interlocuteurs. Mon expérience de la frontière en tant qu'anthropologue qui se meut dans les deux côtés de la ville, craignant parfois de prononcer des mots en serbe dans le mauvais côté de la frontière, se différencie de celle de certains Roms qui peuvent maîtriser les deux langues et circuler dans la ville en recueillant, réutilisant et vendant les déchets en plastique et en fer. La perception du pont qu'a Marko, presque comme celle de la limite d'un État, est différente de celle de certains jeunes albanais de son âge qui vont boire un café dans un bar de la partie nord. C'est ainsi qu'à travers les pratiques quotidiennes d'appropriation, les manières d'habiter la ville se construisent en tant qu'espaces anthropologiques distingués²⁵, sans toutefois être réduits, comme on le verra dans le paragraphe suivant, à une opposition sans interstices et sans négociations.

Les négociations identitaires

Mitrovica se présente comme une ville où les processus de construction d'une identité nationale serbe et kosovare-albanaise sont conjointement érodés par les pratiques de traversée des espaces, par les flux de déplacement, par les procédures d'obtention des doubles cartes d'identité. Les ambiguïtés et les contradictions sont souvent intégrées dans les routines des habitants, mais aussi justifiées par les exigences et les nécessités de la vie dans cette ville frontalière. Pourtant, même si les logiques de l'ordre national dans la construction de l'identité et de l'histoire régissent certainement une partie de l'appartenance individuelle à la communauté²⁶ serbe ou kosovare-albanaise, elles ne la satisfont pas de manière absolue. Les pratiques plurielles de façonner l'ordinaire dans le

25. C. PARIZOT, « Temporalités et perceptions de la séparation entre Israéliens et Palestiniens », *art cit.*, p. 16.

26. L. H. MALKKI, *Purity and Exile : Violence, Memory and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, The University of Chicago Press, Chicago, 1995.

post-conflit, en effet, échappent à cette catégorisation exclusive. Le post-conflit est ici entendu comme une échelle temporelle et spatiale qui nous permet de repérer l'ensemble des dynamiques sociales qui, engendrées par la guerre, continuent à articuler le présent des habitants à Mitrovica et à faire l'objet de leurs actions.

En se rapprochant de la vie réelle des personnes, on comprend bien que pour travailler et se déplacer ils rassemblent deux systèmes politiques rivaux. L'usage des doubles cartes d'identité, – serbe et kosovare –, utilisées stratégiquement selon les besoins des acteurs sociaux, permet de repérer la matérialisation des frontières dans l'espace à travers les dispositifs de contrôle des documents, mais aussi de saisir les règles contradictoires d'un espace de conflit comme on l'a vu dans la vignette d'introduction de cet article. Les institutions parallèles que Belgrade maintient sur le territoire, en administrant la justice, la sécurité, l'éducation et la santé, créent *de facto* une deuxième entité gouvernementale par rapport aux institutions kosovares²⁷. Ainsi les normes sont constamment soumises à l'affirmation et la *prise d'effet* de la souveraineté kosovare, notamment envers les tentatives de soustraction qui existent à la frontière serbe. En avril 2016, le parlement kosovar a décidé de ne plus tolérer le passage frontalier des citoyens serbes montrant la seule carte d'identité. Cela n'a pas provoqué, contrairement aux attentes générales, une vague de protestation ou de désespoir. Les citoyens serbes continuent à passer la frontière avec la carte d'identité; seulement les citoyens kosovars n'ont pas le droit d'aller en Serbie avec un document kosovar, non reconnu par l'État; si nécessaire, ils entament une procédure pour l'obtention parallèle des documents serbes. À la frontière kosovare se maintient une politique du *laissez-faire* dans le fait que la plupart du temps, les policiers portent réglementairement l'uniforme kosovare mais ce sont des Serbes faisant partie du système kosovar afin d'établir un équilibre entre les communautés.

Si l'Ibar apparaît comme le lieu-symbole de Mitrovica où on peut réfléchir sur les implications du passage d'une souveraineté serbe à une souveraineté kosovare, notre réflexion essaie de dépasser la rigide répartition spatiale établie par la rivière et de saisir les dynamiques frontalières hors de cet espace d'exceptionnalité. Celles-ci, en effet, ne se situent pas forcément sur le pont, mais elles émergent dans les espaces à travers les pratiques des acteurs. En regardant les plaques d'immatriculation des voitures, on comprend qu'elles aussi semblent définir clairement la coexistence parallèle de deux systèmes politiques: dans le nord, si elles sont présentes sur la voiture, elles indiquent «SRB» (Serbie), tandis que de l'autre côté de l'Ibar elles indiquent «RKS» (République

27. Y. BRAEM, « Mitrovica/ Mitrovicë : Géopolitique urbaine et présence internationale », *Balkanologie. Revue d'études pluridisciplinaires*, 2004, VIII, n° 1, pp. 73-104.

du Kosovo). Cependant, comme on l'a montré précédemment, s'arrêter à la division, assumer la séparation et faire de celles-ci les seules pistes du regard sur la ville signifierait ne pas restituer les situations où les habitants de Mitrovica conjuguent deux mondes politiques, sociaux et économiques apparemment reliés sur eux-mêmes ; au contraire, la frontière peut être regardée comme un véritable lieu de vie²⁸ qui concentre des passages, des échanges, des négociations. À trois reprises différentes, au cours d'observations différentes, en me promenant dans le quartier Bošnjacka Mahala, j'ai vu une séquence d'actions précises, organisées et apparemment routinières que je décrirais ainsi : un conducteur gare sa propre voiture, il descend, enlève la plaque d'immatriculation « RKS » et la dépose dans le coffre. Après une demande d'éclaircissement de cette action, un homme me répond rapidement « parce que c'est RKS²⁹ ». Cette scène explique bien une pratique commune concernant les personnes qui se déplacent en voiture dans le sud de Mitrovica mais qui habitent dans le nord. D'un côté, la peur des répercussions contre une voiture « RKS » pousse les conducteurs à la cacher après l'entrée dans le nord ; en même temps, la possibilité de rouler dans le nord sans plaque d'immatriculation est une pratique commune qui permet de rester dans l'anonymat et de ne pas payer une assurance. Par conséquent, on comprend bien que les voitures qui n'ont pas de plaque d'immatriculation n'ont pas toutes l'habitude d'aller dans le sud.

On pourrait bien affirmer que l'ethnicité, liée à l'identité de la nation, trouve sa force dans l'existence même des frontières³⁰. Celles-ci, fondées sur la perception de l'autre en tant qu'altérité, sont des marqueurs identitaires et les récits fondateurs qui les entourent jouent un rôle fondamental même dans la création des identités nationales³¹. Ligne politico-administrative entre deux États, les frontières représentent le lieu par excellence où, dans le franchissement de la douane, on est identifié en tant que citoyens nationaux. Mitrovica, au cours de la guerre, est devenue un site de prolifération des symboles du pouvoir national et le lieu où se sont fondés des projets d'homogénéisation ethnique et culturelle ; héritière de ce temps conflictuel, elle reste aujourd'hui la ville où, donc, du point de vue politique, économique et identitaire, on se rapproche de cette dimension symbolique de l'espace urbain et la rivière, malgré l'absence de douane, est parfois perçue comme le point de passage entre deux États.

Cependant, à partir des exemples issus de notre enquête de terrain et expo-

28. É. BALIBAR, « Qu'est-ce qu'une frontière ? » dans *La crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx*, Éditions Galilée, Paris, 1997, p. 371-380.

29. Observation et échange du 2 mai 2016.

30. H. DONNAN, T.M. WILSON, *Borders: Frontiers of Identity, Nation and State*, Berg, Oxford-New York, 1999.

31. M. ANDERSON, *Frontiers: Territory and State Formation in the Modern World*, Polity, Oxford, 1996.

sés dans ce texte, on peut comprendre que les situations de mobilité, les nécessités économiques, les choix individuels construisent, réécrivent et remanient les frontières qui coexistent avec la dimension interétatique de la rivière. Par conséquent, si les identités ethniques ne sont pas absolues, mais qu'elles émergent dans les situations où les acteurs les choisissent stratégiquement pour créer un effet de groupe, alors, selon les contextes, d'autres liens, – socio-économiques, politiques, historiques, affectifs, de voisinage –, peuvent intervenir dans les relations entre les acteurs. Dans ce cadre, ce sont les usages sociaux des identités multiples des habitants de Mitrovica qui permettent de sortir de la logique des villes post-confliktuelles figées dans le temps de la guerre sans fin.

Conclusion

Le Kosovo a été un terrain fertile pour la manipulation des identités ethniques : au ^{XX}^e siècle, l'histoire devient la justification pour cristalliser les oppositions politiques et socio-économiques dans un territoire de frontière, autour des critères de l'ethnicité. La place occupée par la frontière politique devient une possibilité réelle de rupture communautaire locale et du surgissement d'espaces d'exclusion réciproque : les voisins, de l'échelle villageoise à l'échelle politico-territoriale, se sont de plus en plus transformés en ennemis ou étrangers. Les événements de la décennie 1980-1990 ont progressivement érigé des frontières identitaires, en faisant du Kosovo un terrain fécond pour l'émergence de narrations nationales et nationalistes. Ainsi, c'est dans la frontière et sur la frontière, en fait, que l'ethnicité peut affirmer, encore aujourd'hui, son existence au Kosovo et se renouveler constamment sous des formes, symboles, discours et politiques différents. La prise en compte de la complexité de la conjoncture historique yougoslave permet, toutefois, de déconstruire l'idée d'un ennemi naturel, en signalant que la présence d'un ennemi temporaire s'insère dans une contingence historique et que, au contraire, la persistance d'un ennemi éternel n'est pas nécessaire mais qu'elle est, souvent, un choix possible parmi les moyens que les acteurs choisissent pour sauvegarder leur propre identité.

La vie de la plupart des habitants de Mitrovica s'articule sur la frontière et dans la pauvreté. La saisie conjointe des reconfigurations mémorielles et des effets différés du conflit yougoslave dont le partage de la ville de Mitrovica représente une *frontière* paradigmatique, a constitué dans ce texte la base ethnographique pour réfléchir sur l'ordinaire et sur la géographie des relations dans le post-conflit. La proposition d'une mise en perspective des pratiques quotidiennes des acteurs qui habitent cette ville nous a permis de nous détacher de la ville figée et de restituer les transformations qui traversent l'espace urbain, politique et social de Mitrovica. Que faire quand les frontières politiques deviennent rapidement des frontières relationnelles et vécues ? Saisir le rapport

des habitants à la ville en termes de « dynamiques frontalières » nous a permis de regarder les mobilités et les négociations identitaires qui se construisent dans l'espace urbain à partir de la relation avec l'autre. Les récits de vie, les histoires individuelles et les différences générationnelles aident à ne pas tomber dans le piège anthropologique de la transformation de « ce que les gens font en ce que les gens sont³² ». Ainsi, la contextualisation des rapports sociaux par l'outil de l'enquête ethnographique nous libère d'une lecture exclusivement ethnicisée de la ville en nous permettant de comprendre les usages possibles et stratégiques des identités dans une situation urbaine de post-conflit.

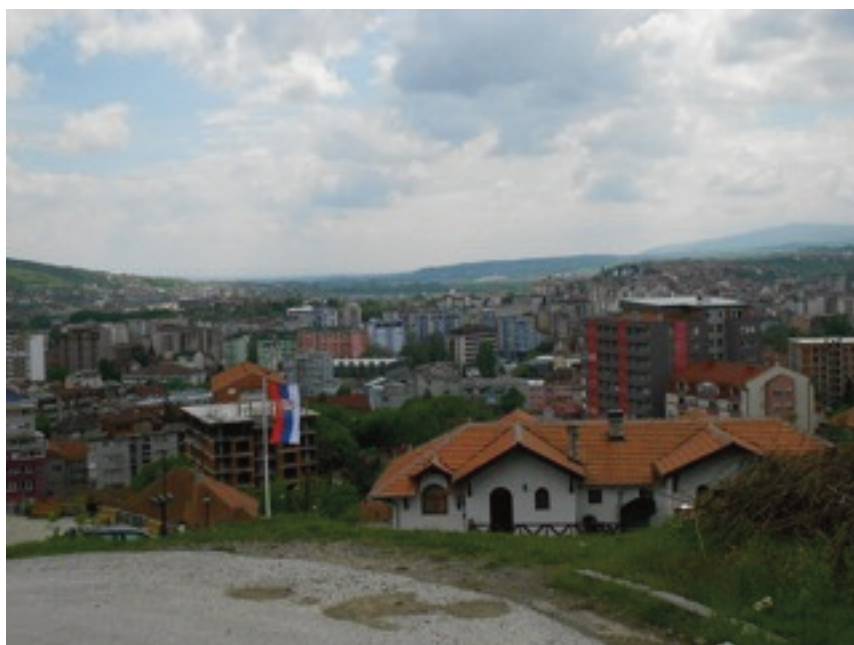


La rivière Ibar, côté sud. (Photographie de l'auteur, 17.5.2016)

32. D. DIMITRIJEVIĆ, « Mémoire et histoire dans la culture politique serbe », http://www.ifri.org/files/CFA/Dimitrijevic_Memoire_et_histoire_dans_la_culture_politique_serbe.pdf, p. 1.



Mitrovicë/Mitrovica. (Photographie de l'auteure, 18.7.2016)



Regard sur la ville de nord à sud. (Photographie de l'auteure, 5.5.2016)

BIBLIOGRAPHIE

- M. ANDERSON, *Frontiers Territory and State Formation in the Modern World*, Polity, Oxford, 1996.
- M. BAKIĆ-HAYDEN, « National Memory as Narrative Memory: The Case of Kosovo » dans *Balkan Identities: nation and memory*, New York University Press, New York, 2004.
- É. BALIBAR, « Qu'est-ce que une frontière? » dans *La crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx*, Éditions Galilée, 1997, Paris, p. 371-380.
- F. BOURVIC, « La ville de Tetovo (Macédoine) entre conflit ethnique et crise économique » dans *L'ex-Yougoslavie dix ans après Dayton: de nouveaux États entre déchirements communautaires et intégration européenne*, L'Harmattan, Amael Cattatuzza, Paris, 2005.
- Y. BRAEM, « Mitrovica/Mitrovicë : Géopolitique urbaine et présence internationale », *Balkano-logie. Revue d'études pluridisciplinaires*, 2004, VIII, no 1, p. 73-104.
- N. CLAYER, « Kosova: The Building Process of a territory from the Nineteenth to the Twenty-First Century » dans *Ottoman Legacies in the Contemporary Mediterranean*, European Forum, Jerusalem, 2013, p. 79-92.
- I. ČOLOVIĆ, *Bordel ratnika. Folklor, politika i rat* (Le bordel des guerriers. Folklore, politique et guerre), Biblioteka XX vek, Beograd, 1993.
- D. DIMITRIJEVIĆ, « Frontières symboliques et altérité: les guerres en ex-Yougoslavie », *Études Balkaniques-Cahiers Pierre Belon*, 2002, no 9, p. 93-113.
- H. DONNAN, T.M. WILSON, *Borders: Frontiers of Identity, Nation and State*, Berg, Oxford-New York, 1999.
- G. DUIJZINGS, *Religion and the politics of identity in Kosovo*, C. Hurst, London, 2000.
- S. JANSEN, « People and things in the ethnography of borders: materialising the division of Sarajevo », *Social Anthropology*, 2013, vol. 21, p. 23-37.
- D. JOVIĆ, « Fear of becoming minority as a motivator of conflict in the former Yugoslavia », *Balkanologie. Revue d'études pluridisciplinaires*, 2001, V, no 1-2, p. 2-12.
- Z-T. LOFRANCO, « Sarajevo. Il confine che non c'era. Pratiche dello spazio urbano nella Sarajevo post-conflitto » dans *Antropologi in città*, Ed. Unicopli., Stefano Allovio, Milano, 2011, p. 167-205.
- L.-H. MALKKI, *Purity and Exile: Violence, Memory and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, The University of Chicago Press, Chicago, 1995.
- C. PARIZOT, « Temporalités et perceptions de la séparation entre Israéliens et Palestiniens », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem*, 2009, no 20, p. 2-26.
- M. POVZRANOVIĆ-FRYKMAN, « An Anthropology of War and Recovery: Lived War Experiences » dans *A Companion to the Anthropology Europe*, Wiley-Blackwell, Malden, Ullrich Kockel, Máiréad Nic Craith, Jonas Frykman, 2012, p. 253-274.
- J. RON, « Boundaries and Violence: Repertoires of State Action along the Bosnia/Yugoslavia Divide », *Theory and Society*, 2000, vol. 29, no 5, p. 609-649.
- F.-J. TURNER, *The Frontier in American History*, Holt., New York, 1921.
- A. VAN GENNER, *Les rites de passage*, Nourry, Paris, 1909.
- M. VICKERS, *Between Serb and Albanian: a history of Kosovo*, Hurst & Co, Londres, 1998.

RÉSUMÉ

La géographie humaine et politique du Kosovo d'aujourd'hui garde les traces d'une histoire complexe. A l'heure de la désagrégation yougoslave, la mise en discussion de l'unité nationale et l'éclatement des guerres civiles impliquent l'émergence des frontières internes dans un territoire auparavant compact, en effritant la vie commune de partage et de voisinage. Le conflit intercommunautaire entre les Serbes et les Albanais et l'éclatement de la guerre (1998-1999) pour l'indépendance du Kosovo ne constituent pas un phénomène isolé, mais ils s'inscrivent dans les logiques de désagrégation qui ont concerné l'ensemble de l'ex-Yougoslavie. Cet article vise à réfléchir sur la quotidienneté dans le post-conflit à Mitrovica, une ville ethniquement divisée par la guerre. A partir de notre terrain ethnographique, il s'agira de réfléchir sur les espaces de la frontière vécue ainsi que sur les reconfigurations des mémoires du passé et de la guerre. Mitrovica, se structurant autour de la répartition communautaire entre les Serbes et les Albanais, nous restitue un cadre complexe du post-conflit yougoslave, en nous permettant de soulever des questionnements pluriels concernant à la fois le territoire et le nationalisme, l'ordinaire et les mémoires individuelles et collectives.

Mots clés: Kosovo, Mitrovica, frontière, espace urbain, conflits ethniques

ABSTRACT

Human and political geography of Kosovo today keeps track of a complex history. At the time of the Yugoslav disintegration, implementation of the discussion of national unity and the outbreak of civil wars involved the emergence of internal borders in a previously compact territory that initiated crumbling of the common life of sharing and neighbourhood. The inter-communal conflict between Serbs and Albanians and the outbreak of the war (1998-1999) for the independence of Kosovo are not an isolated phenomenon, but they are part of the logic of disintegration that concerned all of the former Yugoslavia. This article aims to reflect on everyday life in post-conflict Mitrovica, city that was ethnically divided by the war. Starting from my ethnographic fieldwork, I will discuss the lived experiences of the border as well as the reconfigurations of the memories of the past and the war. Mitrovica, not entirely structured around the division between Serbian and Albanian communities, presents a complex part of the post-Yugoslav conflict and allows us to raise many questions regarding both territory and divided cities, of the ordinary daily life as well as individual and collective memories.

Key words: Kosovo, Mitrovica, Internal frontiers, urban area, ethnic conflicts